

# Dieulefit à l'heure allemande

**DIEULEFIT (Drôme)**  
de notre envoyé spécial

C'était bien elle, Jeanne, secrétaire de mairie, vingt et un ans à l'époque. Jeanne Barnier. Quand on l'a montrée tout à l'heure à Pascaline, l'émotion les a toutes deux submergées. Pascaline Cahen, la petite juive de quatorze ans, arrivée à Dieulefit en août 1943, s'est, un beau jour, appelé Colomb puisque Jeanne, très doucement, sans manière, lui avait demandé : « Quel nom veux-tu porter ? Quelle est la couleur de tes yeux ? », avant de lui confectionner une fausse carte d'identité qui devait la sauver.

Décidément Pascaline remuait à pleins flots ce passé trop présent. Quelques heures plus tôt, elle avait retrouvé une autre amie. Trente-sept ans sans se revoir, mais un attachement à toute épreuve à cause de Beauvallon.

Ces anciens élèves ou professeurs de l'école Beauvallon s'étaient donné rendez-vous mercredi 8 juillet en compagnie de quelques habitants du bourg. Beauvallon, situé à 2 kilomètres au-dessus de Dieulefit, n'est pas une école comme les autres. Elle a été fondée en 1929 par Marguerite Soubeyran, « Tante Marguerite », pour accueillir des enfants à l'air pur et les faire grandir grâce aux méthodes inspirées de l'Institut Jean-Jacques-Rousseau de Genève.

Piaget, Claparède sont venus guider ses pas. Peut-être les trois directrices, Tante Marguerite, Simone Monnier et Catherine Kraft ont-elles dû à leurs racines protestantes de marquer ce lieu de générosité et de tolérance. Des réfugiés républicains espagnols, avant la guerre, puis des juifs, enfants ou adultes, des

résistants, des communistes allemands y ont trouvé asile.

« On arrivait à Beauvallon, racontent-ils, et l'on n'était plus juif, ni Allemand, ni exilé, ni traqué. Simplement on existait comme des êtres humains. » Beauvallon formera et attirera des personnes de grand rayonnement. Pierre Emmanuel, Aragon, Pierre Seghers, Emmanuel Mounier, la pianiste Yvonne Lefébure entre autres y ont enseigné, s'y sont cachés, reposés.

## La couverture rouge

Tante Marguerite savait s'y prendre. Elle était très connue : des lettres lui parvenaient, libellées à l'adresse : « Marguerite, de la Drôme ». Elle avait hérité l'affection portée par les Dieulefitois protestants ou non à son père, cet homme qui avait créé la bibliothèque et, se souvient Simone Monnier, « offrait toujours des fleurs à ses visiteurs ». Elle remuait ciel et terre pour obtenir de l'argent, de l'aide, ou de faux papiers, ou pour sauver une vie.

Helmut Meyer et Matzdorff Werner en savent quelque chose. Réunis ici aujourd'hui, ils sont venus, le premier d'Israël où il vit depuis 1949, le second de Paris, pour tomber dans les bras l'un de l'autre. Ils se remémorent ce jour de l'été 42 où les gendarmes de Chabreuil avaient encerclé l'école et demandé qu'on amène les enfants juifs. Refus tout net des directrices qui se précipitent à la poste. Vite : prévenir les paysans chez qui les petits ont été placés. « Mais la poste ferme à midi », enrage encore aujourd'hui Simone. Les enfants sont retrouvés et embarqués à Vénissieux, près de Lyon.

Alors Marguerite et Simone vont se battre. Elles courront à

Lyon, vont jusqu'à l'organisation juive OSE (Œuvre de secours aux enfants), voient des femmes échevelées confier leur enfant et s'enfuir. Puis les deux directrices arrivent à Vénissieux, parlementent, insistent, s'accrochent. A minuit, elles ont « les cinq enfants de Beauvallon ». Elles leur font faire de faux papiers tellement faux dans la hâte que, l'année suivante, on s'apercevra que l'un d'eux passe le brevet à l'âge de trois ans. Ils sont sauvés, « rattrapés, dit un ancien élève, par les cheveux à la porte du crématoire ».

A Beauvallon, à Dieulefit, personne ne parlera. Les protestants, rappelle Jeanne Barnier, « ont gardé une vieille méfiance envers l'Etat ».

Il y aura d'autres alertes pourtant. Après la rafle d'Izieu le 6 août 1944, la prudence redouble. Les enfants juifs dorment la nuit dans les grottes proches. Ils doivent s'assurer, avant de revenir à l'école au petit matin, qu'une couverture rouge n'a pas été nouée sur la terrasse en signe de danger.

Ces jours d'angoisse, les anciens de Beauvallon les revivent aujourd'hui dans un étrange sentiment. Comme si trop de beaux souvenirs s'y mêlaient encore. Cette soirée, par exemple, qu'évoque Pascaline, où un professeur paralysé a lu *le Silence de la mer* de Vercors, d'une traite, et où tout le monde ensuite est allé se coucher sans un mot.

C'était un soir de l'hiver 1943-1944, dans un coin perdu, au milieu des collines violettes où les chênes-rouvres ne consentent à perdre leurs feuilles qu'au premier vent du printemps, quand de nouvelles sont toutes prêtes à les remplacer.

CHARLES VIAL.